

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LE DUC DE KANDOS

#### DEUXIEME PARTIE — L'INCENDIAIRE

##### I — LA PAMPA

— Tout à coup, ils culbutèrent ensemble. Le cheval venait de buter contre le cadavre d'un bœuf écorché et abandonné là.

Ils roulèrent tous deux au milieu d'un nuage de mouches vertes, qui se repaissaient de la chair infecte, pourrie et racornie à la fois, du bœuf mort, et que cette chute dérangeait dans leur festin.

L'homme ni le cheval ne se relevèrent.

Pendant quelques minutes, ils restèrent étendus l'un près de l'autre; le cavalier ayant, du reste, la jambe gauche engagée sous le corps de sa monture, et paraissant évanoui.

Pendant ce temps, l'aspect de la « pampa » avait complètement changé. Emporté par sa course folle et dominé évidemment par sa préoccupation exclusive, le gauchiste, bien qu'il se retournât fréquemment et interrogât derrière lui l'horizon en feu, n'avait point paru remarquer l'état du ciel.

Ses regards ne s'élevaient point au-dessus de la plaine, au ras du sol. Sans cela, le changement accompli dans les régions supérieures l'eût frappé et engagé à précipiter encore l'élan de sa monture, si cela avait été possible.

En effet, peu à peu, dans la direction du soleil couchant, il s'était formé un immense rideau de couleur cuivrée, à reflets sinistres, qui, montant avec rapidité, envahissant les couches de

l'atmosphère, avait fini par voiler le soleil lui-même et en éteindre tout l'éclat.

A présent, la pampa entière — ciel et terre — se confondait dans une seule teinte livide, d'aspect effrayant.

On eût dit que le ciel se solidifiait, que le désert, se soulevant, avait supprimé l'atmosphère, qu'on se mouvait entre deux murailles parallèles de sable, l'une sous les pieds, l'autre sur la tête.

Et c'était vrai! C'était bien d'un phénomène analogue qu'il s'agissait.

Le « pampero » accourait, échoué, furieux, terrible, étouffant, meurtrier. Le pampero, c'est à dire le vent de la pampa, la tempête de poussière, la pluie de sable, ce souffle effrayant qui, pendant des semaines, parfois, interdit l'entrée du fleuve de la Plata aux vaisseaux les plus gros, venus de la pleine mer; qui les chasse et les balaye comme des copeaux, ou, s'ils sont déjà à l'ancre, au milieu du fleuve, brise leurs amarres, les soulève et les jette, projectiles inattendus, jusqu'à travers les rues de Bueno-Ayres, à plusieurs centaines de mètres, loin de l'élément liquide.

Rien ne peut rendre, pour qui ne l'a pas vue, l'horreur de cette at-

mosphère solidifiée, qui remplace la transparence admirable du ciel de la Plata; — atmosphère d'un jaune cuivré, nous le répétons, avec de larges taches brunes ou noires, suivant l'épaisseur plus ou moins grande des masses de terre soulevée et qui retombe, drue, serrée, en une pluie de feu et de tétrabris.

C'est que ce vent, venu des confins du désert, et que rien



Le feu, dont la lueur frappait leur visage, permettait d'étudier leurs physionomies